

LE METTEUR EN SCÈNE DE MARIAGES

Il Regista Di Matrimoni

DE **MARCO BELLOCCHIO**

FICHE TECHNIQUE

ITALIE - 2005 - 1h40

Réalisation & scénario :
Marco Bellocchio

Image :
Pasquale Mari

Montage :
Francesca Calvelli

Musique :
Riccardo Giagni

Interprètes :
Sergio Castellitto
(Franco Elica)
Donatella Finocchiaro
(Bona Gravina)
Sami Frey
(Prince di Palagonia)
Gianni Cavina
(Smamma)
Maurizio Donadoni
(Micetti)
Bruno Cariello
(Le metteur en scène de maria-
ges)
Simona Nobili
(Maddalena)
Claudia Zanella
(Chiara)



SYNOPSIS Réalisateur encore jeune, Franco Elica n'est pas au mieux : sa fille vient d'épouser un fervent catholique et la production de son nouveau film, une énième version des "Fiancées" d'Alessandro Manzoni ne semble lui procurer qu'un profond désarroi. Il s'enfuit en Sicile, sans y trouver le repos. Là, un cinéaste renommé se fait passer pour mort afin de rehausser sa cote et lui tient des propos véhéments, quand un vidéaste admiratif et spécialisé dans la mise en scène de cérémonies nuptiales lui propose une réalisation commune. Enfin, un noble ruiné souhaite l'embaucher afin de filmer les noces de sa fille Bona, en vue d'un mariage de raison. Franco tombe amoureux de la promise...

CRITIQUE

Dans le nouveau film de Marco Bellocchio, il y a cette phrase qui revient comme un leitmotiv dans la bouche de plusieurs personnages : «En Italie, ce sont les morts qui commandent». Sentence terrible, qui prend chair au cours du film quand un réalisateur gagne l'équivalent d'un César en se faisant passer pour mort, et dont l'écho



résonne jusqu'à des instants plus furtifs (la statue d'un Christ en croix qui passe dans le plan comme un rappel à l'ordre). (...) Portrait de l'artiste en «idiot» qui résisterait par tous les moyens à l'horreur grégaire qui l'entoure comme aux structures aliénantes ; Elica, c'est évidemment Bellocchio lui-même, qui questionne la place et le statut de l'artiste au milieu d'un monde duquel il restera quoi qu'il arrive étranger. Surtout, il y a chez Bellocchio, depuis quelque temps, cette façon de faire prendre au réel des allures de cauchemar baroque, comme si l'Italie n'était plus qu'un vaste système de connivences sectaires et de complots rampants. Ce parti pris esthétique (quasiment tous les lieux semblent des poches étanches où se trame quelque chose d'inavouable) est en lui-même un acte de résistance. Dans un paysage audiovisuel italien tiraillé entre vulgarité criarde et platitude réaliste (ce qui est peu ou prou le cas en France aussi), entretenant l'illusion que tout est là, devant nos yeux, dans ce paysage, donc, retourner ainsi aux sources de ce jeu d'ombres, de folie souterraine et d'apparitions dont Bellocchio souligne finement la dimension potentiellement fantasmagorique, est une façon de transcender toutes les petites stratégies honteuses que mettent en place les personnages, de moquer leurs lâchetés et leur vision étroite des choses. C'est précisément ce que Moretti avait raté dans *Le Caïman*, dont l'esthétique était comme vérolée

par l'imaginaire télévisuel le plus indigent, employant finalement le langage de l'ennemi sans jamais porter sur ce langage un regard critique, sinon en dernière instance - mais avec désinvolture, et, surtout, trop tard. La force de ce **Metteur en scène de mariages**, c'est précisément d'affirmer la puissance du minoritaire et du poétique (la figure de l'artiste, les visions de fantasmes, que celles-ci s'actualisent ou non dans la réalité), avec le caractère utopique que cela suppose, sachant que Bellocchio n'est pas dupe, lui qui dans le final laisse à penser qu'il y a une part d'illusoire volontarisme esthétique dans son geste (mais le fait même d'y penser est déjà une résistance en soi). La virtuosité du cinéaste à passer de la comédie ironique et grotesque à une sorte de désespoir horrifique (Samy Frey en Nosferatu aristocrate, les grandes familles italiennes comme autant de réunions de vampires bigots), achève de faire de ce **Metteur en scène de mariages** une œuvre tonique, dont la dimension ouvertement paranoïaque n'entrave curieusement jamais la lucidité calme et incisive des grands sages.

Jean-Sébastien Chauvin
<http://www.chronicart.com>

(...) Dans cette apologie de l'artiste, idiot dostoïevskien «qui voit ce que le commun des mortels ne voit pas», Marco Bellocchio déplore l'évolution sociale et idéologique de son pays. Effervescent dans les années 1970, le cinéma

italien est plombé dans la résignation, incapable d'insolence. Même réputés, les metteurs en scène en sont réduits à faire des films d'amateurs, métaphore de la dégradation. Oubliant la fièvre de libération d'antan, les femmes y acceptent une reddition sans condition à leur conjoint, héritant des croyances religieuses de leurs ancêtres.

Bellocchio reste fidèle à son inspiration. On retrouve là intacte le thème d'*Au nom du père* (1971), où l'artiste optait pour un théâtre progressiste et démystificateur afin de combattre la tradition des rapports pères-fils et prêtres-élèves. Et, en une sorte de décalque, celui du *Sourire de ma mère* (2002), où un peintre se révoltait contre le procès en canonisation de sa mère et le retour d'une dévotion à l'Eglise, tout en tombant amoureux d'une jeune femme qui, passant du complot des sultanes à l'audace des impulsions, pouvait incarner un espoir de résistance aux endoctrinements. La maîtrise de celui qui reste l'un des grands d'Europe n'est plus à prouver. Bellocchio déplore la conversion de son art aux vieilles recettes («ce sont les morts qui gouvernent»), en mêlant couleurs et noir et blanc, cadres somptueux et images DV ou pellicules de caméras de surveillance, plans dignes de Visconti (le palais sicilien aux grandes salles vides hantées par des chiens molosses) et gestes troublants d'une princesse à la sexualité réprimée.

Le film, semé d'éclats lyriques, cultive l'irrationnel, voire la provoca-



tion, montrant un voile de mariée arraché et piétiné, un cinéaste mort resurgissant sur une plage de nuit comme un fantôme, et convoquant l'onirisme par le son (musique composée par Erik Satie pour *Entr'acte*, de René Clair sur un argument de Francis Picabia) ou le culte discret du baiser fou surréaliste. Avec un clin d'œil à la *Mariée mise à nu par ses célibataires*, même, de Marcel Duchamp, dont il s'autorise une illustration au premier degré, rêverie d'insoumis à laquelle se prêterait volontiers la fille en blanc, mais pas sa famille.

Jean-Luc Douin
Le Monde - 22 août 2007

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Les Cahiers du Cinéma - n°625
Cyril Neyrat

Après *Le sourire de ma mère*, *Le metteur en scène de mariages* confirme Bellocchio comme le portraitiste le plus lucidement pessimiste de son pays.

Les Inrocks - n°547
(...) Ce désir se transforme, ici comme jamais auparavant, en moteur romanesque à explosions avec poursuite amoureuse d'une princesse de contes de fée à travers les dorures et les ornements de grands palais vénitiens.

Les Inrocks - n°612 - Olivier Père
On a entendu dire que l'Italie avait cessé de penser le jour de la mort de Pasolini, et ce n'est pas tout à fait vrai : un cinéaste

comme Bellocchio est toujours là pour empêcher de filmer en rond (...).

Score - n°36 - Alex Masson
(...) Le film projette les angoisses de son auteur, esquissant derrière un bruyant foutoir bohème sa vision cauchemardesque d'une Italie sclérosée, incapable d'avancer.

ENTRETIEN AVEC MARCO BELLOCCHIO

Qu'est-ce qui vous a donné envie de retrouver Sergio Castellito après Le sourire de ma mère ?
C'est un comédien difficile mais pour lequel j'ai une réelle admiration. Dans *Le metteur en scène de mariages*, il a perdu son rictus mais il garde toujours cette bonhomie naturelle qui le pousse à faire le clown triste. Notamment dans cette scène où il parle aux chiens en allemand. Ce n'était pas mon idée mais la sienne. Pendant le tournage, il avait une maquilleuse d'origine allemande et elle lui a appris des expressions.

On vous a déjà demandé de mettre en scène un mariage ?
Non (il rit) mais mon fils m'a demandé de filmer son propre mariage. Mais une demi-heure avant la cérémonie. Sans préparation, il est impossible d'apporter une quelconque originalité. J'ai choisi un metteur en scène de mariage pour montrer qu'il a peu de temps et peu d'argent. Cela

m'a amusé de montrer cette concurrence entre les metteurs en scène de mariage qui sont choisis en fonction des prix les plus bas.

Dans Buongiorno, notte, vous utilisiez Schubert d'un bout à l'autre pour créer une atmosphère cotonneuse. Dans Le metteur en scène de mariages, la bande-son est également très travaillée. De manière générale, comment travaillez-vous la musique de vos films ?

Je n'ai pas de culture musicale. C'est quelque chose de très varié et ma femme, la monteuse de mes films, connaît mieux que moi la musique des Pink Floyd. Ma culture se limite plus à la musique classique, à l'opéra. Mais ça ne me dérange pas d'utiliser des morceaux très connus. La qualité du film naît de cette combinaison des images avec la musique. Elle contient une force qui me passionne et demande un travail important. Dans mes trois derniers films, on a utilisé une musique du répertoire tandis que dans mes autres films, je voulais une bande-son originale.

La phrase de Buñuel, «Dieu merci, je suis athée», correspond-elle à vos films ?

Exactement. Cela montre à quel point nos sociétés sont fondées sur la religion. La religion catholique fut très importante dans l'éducation de Luis Buñuel. Même si j'ai connu une éducation proche de la sienne et qu'aujourd'hui je ne crois plus en Dieu, il me reste un langage, une volonté de



se tourner vers autrui qui sont propres à la religion catholique. Quand j'étais un jeune garçon après la guerre, il y avait l'obsession du communisme. La religion catholique était cruciale, très sévère. Tout était plus marqué. Il n'y a aucune liberté, aucune tolérance. J'ai grandi dans une famille qui ne m'obligeait pas à être pieu. Mais cette éducation religieuse résulte de cette peur du communisme. J'ai par exemple passé mes années de lycée dans une église catholique.

Propos recueillis par
Romain Le Vern en juillet 2007
<http://www.avoir-alire.com>

BIOGRAPHIE

Marco Bellocchio quitte l'Université pour intégrer l'Académie d'Art dramatique de Milan avant de passer par le Centre expérimental de Cinéma de Rome et la Slade School des Beaux-Arts de Londres. Après quelques courts métrages il réalise son premier long en 1965 : remarqué par la critique.

Rompant avec le néoréalisme, le cinéaste crée des œuvres baroques et engagées qui passent au vitriol les piliers de la société italienne : religion (**Au nom du père**, 1971), famille (**Le Saut dans le vide**, 1979), et armée (**La Marche triomphale**, 1976). Il fait preuve d'une grande fidélité envers ses collaborateurs notamment des acteurs comme Lou Castel, qu'il

a découvert, ou Michel Piccoli et Anouk Aimée, tous deux prix d'interprétation à Cannes en 1980 pour **Le Saut dans le vide**. Ses films subversifs sont entourés d'un parfum de scandale à l'image du **Diable au corps** qui a mis en émoi les festivaliers à Cannes à cause d'une scène de fellation.

Marco Bellocchio adopte une approche plus psychanalytique et moins provocatrice de ses personnages à partir des années 80 avec **Les Yeux, la bouche** et **Henri IV, le roi fou** (1984). Il s'inspire aussi plus fréquemment d'œuvres littéraires comme pour **La Nourrice**, adapté d'un conte de Luigi Pirandello, et sélectionné au Festival de Cannes. Mais, à 60 ans, Bellocchio, continue de créer la polémique en Italie. En 2002, il suscite l'ire du Vatican avec un nouveau film sur l'Église catholique, **Le Sourire de ma mère** avec Sergio Castellitto, également présenté sur la Croisette, et, deux ans plus tard, en revenant sur l'assassinat d'Aldo Moro dans **Buongiorno, notte**, présenté à Venise, Bellocchio crée une nouvelle controverse dans un pays encore marqué par les «années de plomb».

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Films TV :
La Mouette 1977
La Machine cinéma 1978

Longs métrages :
Abbasso il Zio 1961
La Colpa e la pena
Ginepro fatto uomo 1962
Les Poings dans les poches 1966
La Chine est proche 1968
Evangile 70 1969
Il Popolo calabrese ha rialzato la testa
Au nom du père 1973
Viol en première page
Fous à délier 1976
La Marche triomphale 1977
Vacanze in Val Trebbia 1979
Le Saut dans le vide 1980
Impressions d'un Italien sur la corrida en France 1984
Henri IV, le roi fou
Les Yeux, la bouche
Le Diable au corps 1986
La Sorcière 1988
L'Uomo dal fiore in bocca 1992
Autour du désir
Le Rêve du papillon 1994
Sogni Infranti : Ragionamenti e deliri 1995
Elena 1997
Il Principe di Homburg
La Nourrice 1998
Le Sourire de ma mère 2002
Buongiorno, notte 2003
Le Metteur en scène de mariages 2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°546
Cahiers du cinéma n°625
Fiches du cinéma n°1827/1828